Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 28 (1895)

Artikel: Quelle position prendre dans l'étude des religions?

Autor: Fornerod, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379588

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELLE POSITION PRENDRE

DANS L'ÉTUDE DES RELIGIONS?

PAR

A. FORNEROD[1]

Sous l'influence de ses études, de ses lectures, de ses voyages, un jeune homme voit nécessairement s'ouvrir devant lui de nouveaux horizons. Il se trouve en présence de mœurs, de coutumes qui ne sont point conformes aux traditions de son enfance. Son esprit investigateur une fois éveillé lui fera faire chaque jour de nouvelles découvertes qui le déconcerteront toujours plus. Phase critique que celle par laquelle il passe. Deux tentations s'offrent à lui. Craignant d'être emporté à la dérive par le flot des sensations nouvelles, loin de tout ce qui constituait jusqu'alors son milieu scientifique, intellectuel et moral, il peut se montrer volontairement réfractaire aux influences étrangères ; il repoussera de parti pris tout ce qui est en contradiction avec son éducation première; il préférera ignorer plutôt que de perdre pied sur un terrain mouvant. Ou bien, séduit au contraire par l'attrait de la nouveauté et de l'inconnu, il cèdera aux influences des civilisations diverses. Il deviendra le jouet de ce dilettantisme, si à la mode de nos jours, qui, voulant tout comprendre, justifie tout, donne son placet aux organisations les plus opposées, aux tendances les

[1] Leçon d'ouverture d'un cours sur l'histoire des religions, faite le 29 avril 1895 à l'Université de Lausanne.

plus contradictoires ; il se laissera bercer par les émotions variées que le spectacle ondoyant de l'univers produira en lui, sans jamais prendre position. Eviter ces deux écueils est la voie de la sagesse. Savoir conserver son individualité tout en ayant les yeux ouverts sur les découvertes que l'homme est appelé à faire dans tous les domaines : c'est là la voie royale, c'est là l'idéal que le jeune homme doit sans cesse poursuivre.

L'histoire des religions, cette science toute moderne, ouvre à la conscience religieuse de vastes horizons. Elle présente de véritables terres inconnues et pleines de mystères aux yeux étonnés de celui qui n'a vécu longtemps qu'au sein d'une Eglise particulière, qui n'a eu de point de contact qu'avec des Eglises sœurs, sœurs ennemies trop souvent, hélas ! Quelle variété d'institutions religieuses, de pratiques pieuses, de conceptions théologiques, de mythes, de symboles ! Les religions de la terre nous offrent des thèmes variés à l'infini. Comment nous orienter ? On peut méconnaître de parti pris les religions étrangères, ne voir en elles que le produit de l'erreur et du péché pour conserver au christianisme seul le monopole de la vérité. C'est là le point de vue traditionnel. On peut voir dans les religions un produit purement humain, œuvre de l'imagination, selon l'école positiviste, fruit de la conscience religieuse, selon l'école idéaliste. Enfin, les religions peuvent être envisagées comme les différents degrés de l'éducation religieuse de l'humanité, éducation se poursuivant sous la direction même de Dieu. Examinons successivement ces trois réponses à notre question : « Quelle position prendre dans l'étude des religions ? »

La lutte pour l'existence s'impose aux religions comme aux individus et aux sociétés. Il faut d'abord vivre, se développer, faire des conquêtes. Qui n'avance pas, recule. Guerre est déclarée à ce qui diverge, à ce qui fait obstacle, à ce qui résiste. Voilà comment, sous l'impulsion de la nécessité pratique, l'Eglise chrétienne est naturellement entrée en lutte avec les autres religions, et leur a déclaré la guerre. Toutes les affirmations traditionnelles concernant les religions sont dominées par cette antithèse de combat : « Moi, christianisme, je suis la

vérité; vous religions païennes, mes adversaires, vous êtes l'erreur. »

L'antithèse la plus absolue se trouve dans la tradition ecclésiastique des premiers siècles. Alors la croyance aux démons étant générale, le paganisme est communément envisagé comme l'œuvre du diable. De belles actions se trouvent renfermées dans l'histoire des peuples latins et grecs; de magnifiques pensées se rencontrent chez Platon. Nul ne pouvait nier ces rayons de lumière qui traversent les ténèbres épaisses des traditions populaires. Comment expliquer cette part de vérité que, malgré tout, le docteur le plus orthodoxe devait reconnaître au paganisme? « Ce sont là des lueurs mensongères, » s'écrient les auteurs ecclésiastiques. L'apôtre saint Paul ne disait-il pas déjà que Satan se déguise en « ange de lumière? » (2 Cor. XI, 14.) Pour mieux séduire les hommes, le diable fait la caricature de l'œuvre de Dieu et laisse glisser quelques vérités au sein des amas de corruption et de mensonges. Il faut donc se méfier de ces clartés du paganisme. Augustin ira jusqu'à qualifier de *splendida vitia* ce que nous appelons les vertus des Grecs et des Romains. La fourberie du diable était donc une réponse; une autre avait cours. La théorie des emprunts a eu beaucoup de vogue dans l'ancienne Eglise. Grâce à elle et à sa méthode allégorique, Philon le Juif était parvenu à montrer l'intime union du spiritualisme de la philosophie grecque et des doctrines de l'Ancien Testament. Imitant Philon, les Pères de l'Eglise soutinrent également que les lueurs de vérité qu'on rencontre dans le paganisme n'avaient en définitive d'autre source que la Bible, ce livre le plus ancien de tous. Ces lueurs n'étaient que des emprunts faits au livre révélé. Supercherie du diable, emprunt, vous le voyez, de parti pris on refuse au paganisme toute part à la vérité. Il n'est qu'erreur, rien qu'erreur.

L'école chrétienne d'Alexandrie fait pourtant exception. Un souffle plus large l'animait. Les horizons d'un Clément et d'un Origène sont plus étendus. Avec leur doctrine du λογος l'aube d'un jour nouveau apparut. A leurs yeux le λογος n'est pas uniquement la personne du Christ, il est l'ordre moral et ration-

nel présidant à tous les degrés du développement de l'humanité. Aussi, si en Christ le λογος se trouve dans sa plénitude, un germe de λογος, το σπερμα τοῦ λογου se trouve en toute âme humaine. Les sages de la Grèce ont pu connaître le λογος en partie ἀπο μερους. Vous le voyez, la lumière n'est pas absolument déniée au paganisme. Malheureusement ce point de vue resta isolé dans la tradition ecclésiastique postérieure. La lutte pour la vie fit prévaloir l'antithèse pure et simple.

Tel est encore l'esprit de la tradition ecclésiastique actuelle. Tout d'abord, nos catéchismes reconnus demeurent dans l'antithèse avec leur distinction entre révélation naturelle et révélation surnaturelle. Sans action directe de l'Eternel, par la simple contemplation des œuvres de Dieu, par le témoignage de la conscience, nous pouvons arriver à la connaissance de Dieu. Les moyens naturels sont le partage de tous les peuples, ils sont les facteurs de toutes les religions. Seuls le judaïsme et le christianisme ont été l'objet d'une révélation surnaturelle. « Dieu s'est révélé, nous dit un auteur, plus complètement par les patriarches et les prophètes. Enfin il s'est révélé parfaitement par Jésus-Christ son Fils. C'est là la révélation surnaturelle contenue dans la Bible. » — « Cette révélation est surnaturelle parce qu'elle a nécessité une intervention directe de Dieu au sein de la nature. Elle est spéciale parce qu'elle a eu lieu dans des temps et dans des pays spéciaux et par des hommes spéciaux. La révélation surnaturelle est la révélation par excellence. Seule elle mérite pleinement le nom de révélation. » Aussi les peuples qui n'ont pas bénéficié des lumières de la Bible sont absolument plongés dans les ténèbres de l'erreur. Leurs religions sont de « fausses religions. » En outre, l'antithèse se rencontre dans la manière habituelle dont on envisage la préparation à l'Evangile. Nous trouvons ce point de vue exprimé dans le *Manuel de religion* de M. Recolin. « Il y a, nous dit-on, deux préparations. L'une est négative. Les peuples païens ont été abandonnés à eux-mêmes, Dieu les a laissés suivre les penchants mauvais de leurs cœurs. L'excès du mal doit les faire soupirer après la délivrance que seul l'Evangile peut procurer. Dieu donc n'intervient jamais dans

leur histoire. L'autre préparation est positive. Dieu est intervenu directement au sein du peuple juif. Seul Israël a été le peuple de la promesse, » mission que, pour notre part, nous ne songeons point à contester.

On croit enfin légitimer cette antithèse aux yeux de la raison par la considération du péché. « Admettez-vous la chute, nous dit-on, prenez-vous au sérieux le désordre moral qui règne sur la terre ? Abandonnée à ses propres lumières, l'humanité est plongée dans des ténèbres épaisses. Les religions animistes, mythiques, idolâtriques sont des aberrations causées par le péché, et l'on en vient ainsi à statuer un monothéisme primitif antérieur à la chute, dont les traces se laissent percevoir, affirme-t-on, dans les origines religieuses des peuples. Ce sont là des vestiges d'une noblesse primitive chez de pauvres déchus. » Que répondre à ces conceptions traditionnelles ? D'abord le monothéisme primitif, dont on parle tant, n'est rien moins que prouvé. C'est là une affirmation a prioristique toute pure. On cherche, il est vrai, à appuyer cette thèse sur les indices d'un certain hénothéisme qu'on rencontre parfois parmi les peuples non civilisés. Mais cet hénothéisme est bien loin de pouvoir supporter le parallèle avec le monothéisme spiritualiste du christianisme ; il est toujours dominé, comme les conceptions polythéistes, par le naturisme. Non, nous pouvons vraisemblablement supposer que les hommes des cavernes, des habitations lacustres n'ont pas eu, en fait de religion, des idées supérieures aux populations qui leur ont succédé sur la surface du globe. Comme pour toutes les facultés humaines, nous devons également admettre pour la religion un développement allant d'une manière générale de l'imparfait au parfait. Cette idée de développement une fois admise brise les cadres de l'antithèse.

Quant à la distinction entre révélation naturelle et surnaturelle, nous l'estimons factice, elle est fausse. Révélation naturelle, ces deux mots accouplés constituent une contradiction. Toute révélation est surnaturelle. Pour voir Dieu dans la nature, il faut que Dieu se manifeste à notre cœur. Les âmes religieuses seules contemplent dans le spectacle des œuvres

de l'univers les perfections infinies du Créateur. La nature à elle seule ne donne pas nécessairement des impressions religieuses. Il faut une inspiration, une révélation proprement dite. Voir Dieu dans la nature constitue un phénomène surnaturel dans son essence.

En outre, présenter la conscience comme une révélation naturelle, c'est confondre l'organe avec l'objet même de la révélation. Les yeux sont l'organe du beau. Grâces à eux, je perçois les beautés d'un tableau, d'une statue, j'admire un paysage, les belles proportions d'un palais, vous n'indiquerez pourtant jamais les yeux comme une manifestation du beau. De même, la conscience est l'organe de Dieu. Grâce à elle, je perçois les manifestations divines, soit dans les œuvres de la nature et de la grâce (manifestations religieuses), soit dans les devoirs et les tâches imposées (manifestations morales). La conscience elle-même n'est point une révélation, c'est l'instrument qui me permet de saisir les révélations de Dieu. Donc cette division antithétique de révélation naturelle et surnaturelle ne se justifie point.

Puis, admettre que Dieu ne soit réellement intervenu que dans l'histoire d'Israël à l'exclusion de tous les autres peuples, n'est-ce pas là une conception bien déiste de l'Eternel? Semblable à l'horloger qui une fois sa pendule achevée la laisse marcher et n'intervient que pour la remettre en bon état lorsqu'elle est dérangée, l'Eternel laisserait les nations poursuivre leur marche et n'interviendrait qu'une fois au sein d'Israël pour remettre l'humanité sur la bonne voie ? Alors pourquoi ces siècles d'attente ? Ces successions de civilisations, les comprenez-vous ? Que penser de ces multitudes de peuples apparaissant sur le théâtre de l'histoire sans connaître Dieu ? Pendant des siècles et des siècles, Dieu aurait laissé le monde aller à son gré, régnant dans les cieux, dédaignant les mortels ? Non, notre foi personnelle réclame un Dieu vivant. Dieu dirige, a toujours dirigé les nations. Il agit, il n'a jamais cessé d'agir au sein de l'histoire. Aucun peuple n'est resté sans témoignage de sa part. Nous croyons pour notre part à une action universelle de Dieu.

Cet argument de la foi se trouve confirmé par les résultats auxquels une étude de l'histoire des religions nous conduit inévitablement. Convaincus que nous sommes de la vérité du christianisme, nous affirmons bien facilement d'une manière absolue que les autres religions sont de fausses religions. Une étude impartiale nous montre que même les plus affreuses, celles qui ont été souillées par des sacrifices humains, renferment pourtant quelques parcelles d'or. Impossible de ne pas admirer à quelles conceptions élevées les inspirés des religions païennes sont parfois arrivés. Et ce qui surprend plus encore, c'est l'air de famille qu'ont entre elles toutes les religions. Nous rencontrons les mêmes phénomènes chez les plus arriérées comme parmi les plus élevées. Il n'est pas de fondateur, de réformateur religieux qui n'en ait appelé à une inspiration. Les miracles et les mythes sont l'auréole et l'air ambiant de toutes les religions. Chaque peuple civilisé possède ses livres sacrés qu'il révère de la même manière. La théopneustie a fleuri ailleurs que sur le sol chrétien. Le brahmanisme a ses Védas et ses lois de Manou, le mazdéisme a son Zend-Avesta, le bouddhisme son Tripitaka, la Chine a ses Kings, l'islamisme son Coran. En présence de phénomènes analogues, le parti pris peut seul nous faire dire : « Il n'y a d'inspiration véritable que chez nous et nulle part ailleurs. Moïse, les prophètes, Jésus-Christ sont seuls inspirés, Çakya-Mouni, Zoroastre sont de faux prophètes. Tous les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament sont absolument vrais dans tous leurs détails, mais les miracles des autres religions sont faux, sont l'œuvre de trompeurs conscients ou inconscients. » Non, l'antithèse traditionnelle doit être surmontée par une synthèse. Le christianisme, de la vérité et de la supériorité duquel nous sommes pleinement convaincu, ne doit pas être isolé de l'ensemble des religions. Les autres religions ne doivent pas lui être opposées, mais bien subordonnées.

Après tout, ces affirmations traditionnelles que nous combattons ne sont point nées d'une étude scientifique des religions, elles ont pour source les aspirations de la foi. La certitude, d'une part, de posséder dans l'Evangile de Jésus-Christ la vérité,

de se trouver par la foi au Sauveur dans un rapport normal avec notre Père céleste, d'autre part la conviction que le mal règne, que la puissance délétère du péché détériore tout sur la terre, sont les mobiles qui ont enfanté les formules de l'antithèse. Ces formules ne supportent pas le feu de la critique scientifique, voilà pourquoi nous les repoussons; mais nous comprenons les mobiles qui les ont dictées parce que ces mobiles sont d'une inspiration éminemment chrétienne. Nous chercherons seulement à leur trouver une forme plus compatible avec les exigences scientifiques.

Les droits de la science sont pleinement reconnus par les conceptions positiviste et idéaliste. En revanche, les exigences de la foi ne trouvent plus leur compte. Toute religion porte l'empreinte de son milieu, de son époque. A l'exception des religions universalistes, chacune a un cachet national nettement marqué. Les représentants des deux tendances mentionnées se plaisent à étudier ces manifestations extérieures, particulières. Pour nous les faire comprendre, ils font sans cesse appel aux données historiques, géographiques, sociologiques, psychologiques. Les méthodes de la science sont observées, seule la foi voit ses droits méconnus. Tandis que le positivisme traite toute religion de pure superstition, l'idéalisme, sans combattre la foi religieuse, l'affaiblit à force de vouloir l'épurer. Voyons un représentant de chacune de ces deux écoles.

M. André Lefèvre, professeur à l'école d'anthropologie de Paris, a publié une œuvre sur la religion. Il envisage les phénomènes religieux sous un angle ouvertement antireligieux. Il se plaît surtout à étudier les origines des religions qu'il croit pouvoir toutes ramener à l'anthropisme, c'est-à-dire à cette tendance que l'homme a de prêter à tout ce qui l'impressionne ses propres sensations et volitions. Ecoutez-le plutôt : « Transportez-vous par la pensée dans cette période d'incubation où se formait lentement l'intelligence, lorsque, dans une sorte d'hébétement bestial, le misérable bipède errant voyait tournoyer le monde comme un kaléidoscope subissant les fatalités

ambiantes, passant des ténèbres au jour, du torrent à la forêt, de l'attaque à la fuite, traqué par sa proie, fouetté par les vents, aveuglé par l'éclair, tout entier à la sensation immédiate, à la défense, au péril imminent, sans répit, sans réflexion, presque sans langage, se connaissant à peine lui-même et forcé de juger tout d'après lui. Vous concevrez, je crois, la vraisemblance et la légitimité de son raisonnement : « Quand je frappe, quand » je cours, quand j'agis d'une façon quelconque, je sais que » j'ai voulu frapper, courir, agir. Donc ce qui me frappe, ce » qui court, ce qui agit comme moi a possédé la volonté de » le faire. »

» Toujours par quelque point la vie, la volonté se révélaient dans les êtres, dans les choses et dans les phénomènes. L'arbre, la plante agitent leurs tiges et leurs branches comme autant de corps et de bras, leurs feuilles comme autant de langues sonores ; ils sont attachés de plus près au sol, mais l'homme et la bête n'y retombent-ils pas toujours ? L'eau se meut, se gonfle, happe sa proie ; elle court, elle chante. Le mouvement et le bruit ne décèlent-ils pas la vie ? La pierre ne bouge pas, elle est muette, mais, comme on dit, elle n'en pense pas moins. Embusquée sur les chemins ou à fleur d'eau, elle sait très bien arrêter, blesser le passant et crever la pirogue. Quant aux vents, aux nuages, aux astres, leur mobilité implique sans conteste toutes les autres facultés de la vie. L'ouragan, la trombe sont des animaux géants, furieux, d'une force irrésistible. Le tonnerre est une arme lancée par un prodigieux bras caché dans l'étendue. Le soleil, la lune ne montrent que leur visage. Le ciel ouvre des yeux innombrables. Et le feu ! quelle activité, quelle force dévorante ! c'est un être vivant terrible ou propice.... On le voit, la tendance à douer les êtres et les choses de facultés animales et humaines eût suffi, sans autre secours que celui du langage, à créer des dieux et des religions peu différents de ceux et de celles que nous connaissons. »

Ainsi donc, aux yeux de notre auteur, les religions sont simplement le produit de l'imagination de l'homme primitif. « Mais, direz-vous, cet anthropisme peut bien avoir été la caractéristique des religions animistes. Les religions supérieures ont vite

rejeté cette manière par trop enfantine de concevoir l'univers. » Détrompez-vous. Selon notre auteur, toutes les religions, même les religions universelles, proviennent de « la même substance diversement dosée, condensée, subtilisée ou raffinée, » c'est-à-dire de la conception anthropoanimique des êtres et des choses. Même la notion pourtant toute spirituelle de la divinité chrétienne ne résiste pas à ses attaques. Dans l'idée du Père céleste, il ne voit que la prolongation du culte de la génération.

La curiosité hâtive a créé les religions, la curiosité persévérante a créé les sciences. A mesure que les lois qui président aux phénomènes physiques, chimiques, astronomiques, biologiques se dévoilent à nos yeux, ces créations enfantées par l'imagination religieuse se dissipent comme des brumes sous les rayons du soleil. Les religions subsistent encore, il est vrai. Elles ont la vie dure par la puissance de l'habitude et de l'hérédité, et elles se réfugient dans le domaine de l'abstraction, de la métaphysique et de la subtilité d'où la science a beaucoup de peine à les faire sortir. Aussi la bataille suprême est là entre « le passé et l'avenir, entre l'aberration et la science.... Les dieux s'en vont, l'homme, armé de l'expérience, se retrouve seul, mais éveillé devant la nature impassible, devant la réalité sans voile.... L'empire de sa religion décroît.... Le passé lui appartient, le présent lui reste, l'avenir la récuse, l'avenir est à la science. »

Ce cri de triomphe du positiviste, poussé en 1892, ne détonne-t-il pas étrangement aujourd'hui ? M. André Lefèvre devrait lire l'article de M. Brunetière sur *La banqueroute de la science.* Cet article irait à son adresse. Notre auteur établit le divorce entre la science et la religion parce qu'il méconnaît profondément l'essence même des phénomènes religieux. Sans doute, l'anthropisme sur lequel il fonde sa théorie a existé. L'homme a véritablement personnifié, divinisé tout ce qui est tombé sous ses sens. La réalité de l'anthropisme prête aux développements étranges du professeur d'anthropologie une apparence de justesse. Seulement là est la question : cet anthropisme se suffit-il à lui-même ? La simple curiosité a-t-elle enfanté à elle seule ces créations religieuses ? Nous ne le croyons pas. Ces person-

nifications ont été un instrument de la conscience religieuse.

Prenez l'écriture. Nous nous servons de caractères abstraits maintenant, mais ces signes conventionnels ont été à l'origine de simples imitations des objets et des personnes. Les hiéroglyphes ont précédé les alphabets. Une raison purement esthétique n'explique pas cette imitation primitive qui est à la base de l'écriture. Les hiéroglyphes comme les alphabets ont permis aux hommes de correspondre entre eux et c'est là leur raison d'être véritable. Les personnifications religieuses de la nature et des actions humaines n'ont pas davantage leur raison d'être en elles-mêmes. Elles ne sont pas seulement le fruit de la curiosité, elles ont servi avant tout de trait d'union entre la créature et le Créateur. Elles ont été un vrai langage divin, elles furent les formes imparfaites et souvent impropres de cette aspiration secrète, intime qui travaille l'âme humaine de tous les temps et qui la pousse à entrer en relation avec cette puissance infinie qui la domine. M. Lefèvre méconnaît absolument ce trait religieux de la race humaine, aussi, en nous entretenant pendant 600 pages de religion, nous fait-il l'effet d'un érudit qui, n'ayant pas de sens musical, discuterait à perte de vue sur les symphonies de Beethoven ou les œuvres de Wagner. Le sens religieux étant absent, nous n'avons qu'une connaissance formelle des phénomènes religieux.

Tout autre est le point de vue auquel se place M. Albert Réville, professeur au Collège de France. Sympathique au sens religieux, il le comprend. Dégagé de toute théorie abstraite, avec son beau talent d'écrivain, il se plaît à faire passer devant nos yeux les incarnations multiples que la religion présente chez les peuples non civilisés, chez les Mexicains, chez les Chinois. Solides sont ses études, seules les conséquences qui semblent résulter de son point de vue nous paraissent sujettes à caution. Il est surtout frappé du caractère relatif que trahissent toutes les formes religieuses. Elles dépendent du peuple, du degré de civilisation au sein duquel elles ont vu le jour. Elles portent toutes le cachet d'une certaine étroitesse. S'affranchir de ce particularisme inhérent à chaque religion positive pour se contenter de l'esprit religieux pur et idéal est

la pente où nous entraîne la conception de M. Réville. Quoique des différences fort grandes puissent être constatées entre les diverses formes religieuses, ces formes sont après tout accessoires, secondaires. Ce détachement par trop absolu des formes entraîne à notre avis une réelle perte au point de vue de la foi. Jugeons-en par ce que nous pouvons constater dans le domaine philosophique. Tout système philosophique est nécessairement particulariste. Autant de philosophes, autant de systèmes philosophiques. Aussi la tentation est grande, en étudiant les divers systèmes, en voyant l'entrechoquement des thèses les plus contradictoires, de se débarrasser de tout système particulier. Acquérir un esprit philosophique qui plane au-dessus de tous les systèmes, qui les comprenne sans se particulariser dans aucun, peut paraître un grand gain. Et pourtant cet esprit philosophique dégagé de tout particularisme est en définitive stérile. Jamais il n'a été capable de donner à l'humanité une de ces secousses qui la font penser, qui impriment une direction à toute une époque. L'esprit humain ira se discipliner à l'école d'un Platon, d'un Descartes, d'un Kant, d'un Hegel. Les conceptions particulières de ces penseurs seront toujours la nourriture de l'humanité.

Il en est de même en religion. Sans doute l'esprit religieux qui sait pour un instant se dégager de toute forme positive comprend mieux les diverses religions de l'humanité. Mais si ce détachement devient permanent, s'il arrive à constituer un pli de notre être, il devient funeste au point de vue de l'activité pratique. Notre vie religieuse a besoin de se créer un corps. Elle ne peut se passer d'une forme, elle doit s'incarner dans des manifestations tangibles pour se développer. Se contenter de l'esprit sans s'attacher à une religion positive, c'est se condamner à n'avoir qu'une foi vague, qui n'aura jamais une grande action sur notre vie. Cette stérilisation de la foi par l'idéalisme est un danger que nous devons éviter.

La conception traditionnelle méconnaît les exigences de la science en revendiquant les exigences de la foi. La conception positiviste et idéaliste se plie aux méthodes scientifiques, mais

détruit ou amoindrit, tout au moins, la foi. Que faire ? La science et la foi s'excluent-elles fatalement ? Nous croyons à leur union. Aussi, puisque l'incarnation du sens religieux dans une forme déterminée est une condition de la vie religieuse, nous déclarons nettement nous rattacher au christianisme sous l'angle du protestantisme réformé. Dans ce cadre, nos convictions sont écloses, Dieu nous est apparu. Le protestantisme réformé est le corps où s'incarnent nos convictions religieuses personnelles. Nous avouons franchement être le serviteur d'une Eglise déterminée.

Cette position personnelle, toujours partiale puisque nous déclarons avoir une préférence marquée, ne nous empêchera pas de comprendre les autres religions positives et d'être juste à leur égard. Voici pourquoi. Nous nous élevons au-dessus de l'antithèse traditionnelle de combat, nous envisageons les religions comme formant un tout représentant les anneaux divers de l'éducation religieuse de l'humanité.

Toutes les religions sont les espèces d'un même genre, ce qui ne veut absolument pas dire qu'elles aient toutes la même valeur. Voyez en zoologie. Les êtres qui appartiennent au règne animal, depuis les simples protozoaires jusqu'à l'*homo sapiens*, possèdent des caractères communs. Cependant les animaux constituent une hiérarchie. Il y a une grande différence entre les espèces d'un même genre. Si, par essence, toutes les religions sont sœurs, si elles portent toutes des traits communs, elles diffèrent pourtant en valeur les unes des autres ; cette différence peut être petite, elle peut être aussi fort grande. Aussi statuons-nous pour le judaïsme et le christianisme une position supérieure. Les phases animiste, mythologique, polythéiste ne sont pas des produits de l'erreur et du péché, elles constituent les premiers degrés de l'évolution. La phase monothéiste est infiniment supérieure aux autres parce que, chez elle seule, la notion de Dieu se trouve complètement dégagée des langes du naturisme. Dieu n'est plus conçu comme absorbé dans la nature, il est distinct d'elle, il lui est supérieur, il la domine. En raison de sa valeur intrinsèque, et non plus en vertu d'une distinction formelle d'inspiration ou de révé-

lation, nous conférons une position unique au christianisme et au judaïsme. La notion de la divinité qui plane sur les manifestations d'une religion détermine sa valeur.

Le christianisme est à nos yeux le stade supérieur, le point d'arrivée de l'évolution religieuse. Sa suprématie est hors de contestation. Elle n'est point uniquement basée sur des convictions personnelles, elle est le produit d'une étude impartiale de l'histoire des religions. Rien n'est plus significatif à cet égard que les résultats du fameux Congrès des religions tenu à Chicago. Le principe même du christianisme n'a point été combattu par les représentants des religions étrangères. La suprématie de l'Evangile a été complètement reconnue. Seules les inconséquences des chrétiens ont provoqué les foudres du congrès. Le christianisme est donc à l'heure actuelle le dernier chaînon de l'évolution religieuse. Sera-t-il dépassé ? La science historique qui ne doit s'occuper que des faits du passé et du présent ne peut répondre à cette question. Mais au nom de nos convictions chrétiennes, nous affirmons que le christianisme est le terme du développement. En nous faisant connaître l'amour rédempteur, l'Evangile répond à toutes les aspirations morales de notre être, il satisfait entièrement, parfaitement la conscience religieuse. Nous ne pouvons rien concevoir de plus grand que l'amour de Dieu tel qu'il éclate en la personne de notre Sauveur Jésus-Christ. En outre, le christianisme possède en lui-même un germe de développement infini, c'est un organisme qui peut croître sans cesse. Les conséquences, les applications du principe chrétien ne pourront pas toutes se réaliser sur cette terre. Elles réclament des cieux nouveaux, une terre nouvelle ; voilà pourquoi Jésus a déclaré que son règne n'était pas de ce monde. Telles sont les deux raisons principales qui nous permettent d'envisager le christianisme comme le terme de l'évolution religieuse de l'humanité.

Etant donc placé au faîte d'un développement, le chrétien est mieux qualifié que personne pour comprendre les degrés divers de cette évolution, pour retracer le chemin parcouru par la conscience religieuse au travers des temps et des civilisations. Arrivé à l'âge adulte, nul ne voudrait redevenir en-

fant. Et pourtant n'est-ce pas avec sympathie que nous songeons à nos propres impressions enfantines, que nous suivons les premiers bégaiements, les étonnements de l'enfance? Nous aimons la naïveté et le cachet d'absolu que l'enfant manifeste dans toute sa manière d'être. Nous ne songeons pas davantage à redescendre plusieurs degrés de l'évolution religieuse, mais c'est avec sympathie que nous étudierons les premiers tâtonnements du sens religieux dans la période animiste, la végétation luxuriante de la période mythologique, les aspirations ardentes vers une conception plus spirituelle et morale des grandes religions polythéistes. Ces degrés ont servi de préparation au judaïsme, comme le judaïsme a servi de préparation au christianisme. Nous avons toute la liberté voulue pour exposer impartialement les manifestations multiples des religions.

Mais, dira-t-on, cette idée d'évolution implique une nécessité fatale dans le développement, donc l'exclusion de la liberté humaine et de l'intervention divine. C'est là une profonde erreur. Les facteurs de l'évolution religieuse sont d'ordre moral, ils impliquent aussi bien la responsabilité humaine que le concours divin. Dans l'œuvre de la nouvelle naissance ou de la régénération deux facteurs sont actifs. Sans l'action directe de Dieu sur l'âme, la grâce ne pourrait être agissante, le fidèle resterait impuissant. L'esprit de Dieu forme les chrétiens, tout est donc l'œuvre de Dieu dans un sens. D'autre part, tout est l'œuvre de l'homme. Dieu respecte la personnalité humaine, il ne la contraint jamais ; pour l'œuvre du salut il réclame le concours de l'homme : il faut vouloir entrer dans le royaume de Dieu. Eh bien, ces deux facteurs ont toujours été les agents de l'évolution. Aucun progrès religieux ne s'est accompli sans une action directe de Dieu, l'Eternel a présidé au développement religieux des peuples. Seulement il l'a toujours fait en respectant la liberté et la responsabilité humaines. Voilà pourquoi l'évolution a été soumise aux influences des milieux divers et aux conditions morales que présente chaque peuple. Les facteurs de l'évolution étant moraux, nous ne nous trouvons pas en présence d'un développement fatal. La marche en avant

n'est pas incessante. Nous devons compter avec des arrêts, avec des reculs. Et pourtant, c'est là où apparaît la sagesse de Dieu, malgré les entraves que l'homme ne cesse d'apporter à son développement, chaque civilisation apporte à son tour une pierre à l'édifice. En dépit de l'homme, Dieu fait progresser l'humanité. Rien de plus salutaire pour la foi que cette éducation divine poursuivie au travers de toutes les religions.

Encore une objection. Soit, l'évolution n'implique pas un développement fatal, mais ne nie-t-elle pas la chute? La conception traditionnelle veut que l'humanité partie d'un point idéal soit tombée et n'ait d'autre but que de reconquérir sa position antérieure. Cette représentation est incompatible avec l'idée d'un développement prise au sérieux. Mais, entre repousser ce point de vue et nier le mal, il y a un abîme. Nous ne chercherons jamais à supprimer le problème du péché à cause de ses difficultés. Nous l'acceptons dans toute sa gravité tragique et nous affirmons qu'il demeure même avec l'idée d'une évolution religieuse. Dans la croissance du corps, comment le mal physique se manifeste-t-il? Sous deux formes. Il y a des affections spéciales à chaque époque de la vie. Les maladies de l'enfance ne sont point les mêmes que celles de l'âge mûr. D'autre part, le mal se trahit par l'arrêt du développement d'un organe. Dans l'évolution religieuse, le péché se présente également sous ces deux formes. Il y a des déformations de la conscience religieuse spéciales à chaque degré du développement. L'âge animiste a eu ses tentations particulières, le spiritualisme chrétien offre des dangers auxquels les développements antérieurs n'ont point été exposés. A côté de ces déformations spéciales, le désordre dans le domaine religieux se manifeste surtout par le refus de progresser. Nulle part ailleurs le danger de la pétrification n'a une acuité pareille. Des religions entières, de vivantes qu'elles étaient, peuvent demeurer des siècles comme des organismes morts sans correspondre aux besoins du moment. Si la religion est le facteur de civilisation le plus puissant, par le péché, la religion est trop souvent, hélas! une puissance d'assoupissement, d'ignorance et de réaction. C'est ainsi que dans les religions les plus spiritualistes des pratiques de l'âge ani-

miste et mythologique peuvent se maintenir. Le spectacle du catholicisme est convaincant à cet égard. Le culte des saints, des reliques, l'usage d'une langue morte rappellent la religion des non civilisés. Nulle part le phénomène de la survivance n'est plus fréquent et plus puissant que dans la religion. Vous le voyez, l'idée de l'évolution n'est point incompatible avec l'idée du péché. Le désordre qui règne dans le monde se fait sentir dans le monde religieux avec le plus d'intensité. Voilà pourquoi l'évolution religieuse s'accomplit non par une marche douce et insensible, mais trop souvent par des révolutions violentes. Ici comme ailleurs, par suite du péché, les progrès ne sont acquis qu'au prix de bien des déchirements.

L'idée d'une évolution religieuse se poursuivant par des facteurs moraux au travers des déformations et des arrêts que le péché occasionne, nous paraît donc devoir concilier les exigences de la foi et celles de la science. C'est dans cet esprit-là, messieurs les étudiants, que nous vous convions à passer en revue les religions diverses de l'humanité.